

L'ATELIER DE PHILOSOPHIE N°5

Troisième année – premier semestre 1999-2000



MONTAIGNE : LA SAGESSE COMME ART D'ETRE HEUREUX

Atelier animé par Amie-Marie Sibireff avec la participation de Michel, Saïd, Lucienne, Pierre, Roger, Marie-Pascale, Joël.

Nous disposons, dès le 19 Novembre, de différents passages des ESSAIS. Ils ne forment pas un tout, mais quatre ensembles ayant chacun une relative cohérence. :

- Extraits du chapitre "Des cochés" (livre III chap 6) : "notre monde n'en trouve pas un autre..." Sur ce texte proprement dit nous n'avons pas travaillé mais sa surprenante modernité a été remarquée par tous : voilà au moins un point qui a fait l'unanimité !.
- "Démocrite et Héraclite" (livre I, chap. 50).
- Plusieurs extraits du livre II 6 ("De l'exercitation") et 12 ("Apologie de Raymond Sebond"),
- « des passages du dernier chapitre des ESSAIS : livre III, chap 13,

Première séance : brève présentation de Montaigne : son époque (guerres de religions...), son amitié avec La Boétie, magistrat qui lutta contre la torture, sa retraite volontaire, sa devise (Que sais-je ?). ses responsabilités comme maire de Bordeaux, la rédaction des ESSAIS. leurs différentes éditions du vivant de l'auteur.

Nous décidons de lire et d'étudier le premier et court extrait : "Notre propre et particulière condition est autant ridicule que risible. " Il s'agit d'une comparaison entre les attitudes attribuées à deux philosophes de l'Antiquité au sujet de l'humaine condition :

Démocrite, *la jugeant vaine et ridicule*, en riait, Héraclite, *ayant pitié et compassion*, en pleurait.

Que signifie chaque attitude et quelle est sa portée ?

Les pleurs d'H. sont mêlés à *quelque estimation*. Montaigne le rapproche de Timon le Misanthrope. le hâsseur des hommes (Ve siècle av 3C) : " Ce qu'on hait, on le prend à cœur."

Montaigne préfère le rire de D. : cette attitude *est plus dédaigneuse*. Comme nous sommes vils". pleins de vanité, de sottise, d'inanité, "nous ne pouvons jamais être assez méprisés". Ce rire de Démocrite est comparable au dédain de Diogène, pour qui nous sommes *des mouches, des vessies pleines de vent*, y compris le grand Alexandre.

C'est autour de ces questions que la discussion s'engage :

- Est-on si sûr de connaître la valeur ou la non-valeur (nihilité dira Montaigne) de la vie des hommes ? De quel droit s'estimer plus lucide que tous, que ce soit pour en rire ou pour en pleurer?
- N'est-ce pas déjà reconnaître que "tout ne se vaut pas", donc entamer le relativisme total, que d'allumer la lucidité (ou prétendue telle) comme supérieure à une quelconque autre attitude ?
- Peut-on parler de lucidité excessive ? Dans quelle mesure l'illusion peut-elle jouer un rôle positif dans nos vies
- sur le rire, les larmes : il est plus offensif, offensant (on évoque Coluche). Pleurer, déplorer peut indiquer une déception, donc un espoir, même s'il n'a pas été réalisé, ou bien une manière de communier.
- tolérance et respect : il peut y avoir du mépris dans la première. Le respect est indissociable d'une valeur reconnue, sinon partagée.
- si l'on estime avec Démocrite, Diogène et Montaigne que " nous ne sommes capables ni de bien ni de mal faire", comment fonder une éthique " ?

Deuxième séance : Raymond Sebond, théologien des XIV-XVe siècles, est l'auteur d'un ouvrage traduit par Montaigne à partir de 1565, sur la demande de son père,

R. Sebond se propose de démontrer la vérité de la foi catholique en s'appuyant sur la nature de l'homme et sa place dans l'univers : au sommet de l'échelle des corps, au bas de l'échelle des esprits Curieuse "apologie" menée ici par Montaigne, qui nie *toute possibilité de fonder quelque vérité que ce soit*.

Roger nous fait part d'emblée de ses objections :

- ce dont Montaigne fait l'apologie, n'est-ce pas l'égoïsme, plutôt que l'individualisme dont on le crédite

("Le sage ne doit rien faire que pour soi", il ne doit pas "mettre en péril la sagesse pour des fols"), et cela, au moment même où l'humanisme commence à fleurir ?

- il a tendance à se placer au-dessus de la mêlée, à voir les choses du point de vue de Sirius : position confortable, mais qui n'aide personne.
- quelle confiance fait-il à l'homme pour réaliser de grandes choses ?
- il dénie à l'homme toute capacité d'expliquer le monde. " Or on ne peut mettre sur le même plan géocentrisme et héliocentrisme (Que prendrons-nous de là, sinon qu'il ne nous doit chaloir lequel ce soir des deux? Et qui sait si une tierce opinion, d'ici à mille ans, ne renverse les précédentes ?) Montaigne ne prône-t-il pas tout simplement l'obscurantisme ?
- alors qu'il refuse toute démonstration, il adhère sans vergogne à une croyance.

La discussion concerne tous ces points. Elle est vive mais demeure indécise :

- faut-il parler de l'orgueil de Montaigne, ou, au contraire, de son humilité ? La seule supériorité qu'il se reconnaisse est celle de Socrate : Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien.
- il ne défend pas l'ignorance : il considère la vérité connue étant en perpétuel devenir, vision très moderne (géométrie euclidienne / géométries non-euclidiennes; Newton /Einstein...). Soyons sages, c'est à dire, avant tout, humbles : sachons que lorsque nous parvenons à une vérité, ce n'est jamais l'ultime.
- en tant que philosophe, Montaigne met sa croyance de côté : il raisonne en philosophe païen.

Sont évoqués aussi :

- la question de la place de l'homme parmi les êtres vivants (Par quelle comparaison d'eux à nous (les animaux) conclut-il la bêtise qu'il leur attribue .7)
- foi et raison.
- le statut de la vérité en histoire ; y a-t-il une limite aux hypothèses que peuvent émettre les historiens " ?
- un parallèle possible entre A la recherche du temps perdu et Les essais : les deux auteurs nous parlent de choses profondes et fines qu'ils ont vécues, mais, par delà le plaisir de la lecture, Montaigne, lui, ne nous laisse pas en repos. ..

Troisième séance : le texte du philosophe Alain *Où faut-il se placer pour s'apercevoir que le système de Copernic est vrai?* est distribué, comme susceptible d'éclairer le débat de la dernière fois, mais il n'est pas étudié.

Le sujet de cette dernière séance de la session est l'ensemble de textes : l'art de jouir de vivre. Sur quels principes s'appuie cet art ? Empruntons-en l'analyse à Marcel Conche, philosophe contemporain :

- l'attention au présent (*La vie de l'insensé est sans joie, elle est inquiète, elle se porte toute entière dans l'avenir*). L'usage recueilli, fervent (non jaloux et possessif) des biens de la vie.
- *Courir le mauvais et se rasseoir au bon.*
- ne pas s'insurger contre les nécessités de la nature, ne jamais blasphémer contre la Vie : (l'insensé voudrait être homme sans ce qui fait de lui un homme).
- l'amitié que chacun se doit. Vivre selon ce que l'on est : la sagesse n'est pas la même pour tous.
- l'insensé croit que le bonheur est quelque chose que l'on reçoit, alors que c'est une manière d'exister, le résultat d'une décision : l'acte de se faire heureux.

Nous abordons tour à tour les questions suivantes :

- la mort : dans quelle mesure faut-il s'y préparer pour "bien" Vivre ?
 - peut-on parler de droit à l'oisiveté ? de paresse active ?
 - tempérance, excès; la passion, excessive par nature ?
 - être présent au présent, soit, mais l'insouciance ne confine-t-elle pas à l'inconscience, parfois ?
- Gouverner, éduquer c'est prévoir.

Distinction entre action et agitation; importance du silence

- nécessité de distinguer plusieurs visages du christianisme : le mépris du corps n'est pas un message chrétien proprement dit.
 - la variation contemporaine dans l'image de Dieu : d'un Etre tyrannique et répressif, on passe, semble-t-il, à un dieu faible et qui a besoin des hommes pour se réaliser.
 - discussion autour de "L'honneur de l'homme, c'est avant tout d'être un insoumis. " et la grandeur du servir : "Service public". (l'usager n'est pas un client).
- Mais y a-t-il incompatibilité entre les deux exigences ?

Quels acteurs sociaux pour la démocratie, à partir de textes de Tocqueville.

Atelier animé par Alain et Emmanuel, avec Philippe, Christiane, Dominique, Florence, Jean-Louis, Odile, Martine, Rachida.

Première séance : Contrairement aux deux autres ateliers de ce semestre à l'initiative de leurs animateurs respectifs, cet atelier répond à deux demandes précises de l'assemblée générale d'octobre proposées au vote final sous l'intitulé : La démocratie, à partir de Tocqueville et Pourquoi la violence dans le société? Avec en arrière plan la question du conditionnement de l'être humain et celle du droit des enfants. Avec aussi de la part des animateurs responsables un intérêt à retrouver Tocqueville et à rester sur le terrain des questions actuelles.

Ces questions ont donc fait l'objet d'un tour de table de la part de leurs auteurs, ce qui n'avait pas été possible lors de l'AG et particulièrement l'idée de conditionnement définie par Jean Louis comme assujettissement, incapacité de choisir, d'imaginer sa vie dans la rapidité, la frénésie du quotidien. Ce qui n'est pas sans rappeler l'idée tocquevillienne de l'uniformisation des conditions et du repli individualiste sur soi dans la société démocratique, D'où la lecture d'un premier texte de notre auteur. qui fut député de Valognes. consacre à la nécessité en démocratie des associations politiques mais aussi civiles, pour maintenir une cohésion sociale et une réelle liberté politique contre la « servitude douce » insinuée par la toute puissance de l'Etat bienveillant ou les agissements secrets des « factieux » par le biais de l'opinion publique. Ce qui nous a amené à discuter des associations? de ce qui les définit et de leur utilité, Jean Louis insistant sur l'idée d'ouverture à partir d'un contre-exemple vécu par lui.

Deuxième séance : Comme promis, Philippe s'attaque à un expose complet sur la problématique qui va mener Tocqueville. issu de l'aristocratie. à accepter la nécessité de la démocratie. synonyme d'égalité chez lui puis à, analyser ce type de régime en inaugurant ainsi une nouvelle branche de sa philosophie politique pour proposer des solutions aux problèmes rencontrés.

Tout d'abord- il faut comprendre que le modèle américain est le seul disponible à son époque et qu'à partir de ce modèle, Tocqueville essaie de concilier la nécessité de l'égalisation des conditions, voulue par Dieu et en marche dans l'histoire de l'occident chrétien depuis sept cent ans. et la possibilité d'une liberté politique qui fait des hommes les acteurs de cette histoire. Liberté politique qui présuppose la liberté métaphysique sur laquelle Tocqueville ne s'étend pas, ce qui fait dire à Philippe que Tocqueville n'est pas un philosophe même s'il est un penseur politique génial, A quoi on peut tenter de répondre qu'en reprenant l'idée de perfectibilité indéfinie de l'homme, il s'inscrit dans la tradition de la liberté cartésienne reprise par Rousseau sous forme de perfectibilité « soit en bien, soit en mal » et donc bien synonyme de liberté, qui explique que l'homme n'est libre que s'il est sujet obéissant aux lois qu'il a voulues comme sujet législateur, liberté politique qui retrouve à la fois l'idée de libre arbitre, de liberté participative non servile et de liberté intellectuelle. Liberté que justement l'égalité met en péril dans les démocraties (et pas seulement dans les démocraties dites populaires !)

Pour prolonger une remarque de Dominique sur le manque de « noblesse » de ceux; pour qui Tocqueville ne peut s'empêcher d'avoir une certaine nostalgie, la séance s'est terminée autour d'un texte extrait de l'introduction de la Démocratie en Amérique où il critique le rôle de la royauté et de l'aristocratie qui, en utilisant le peuple comme arme dans leurs luttes d'ancien régime et en voulant en faire un instrument aveugle de leurs luttes, l'ont amené à s'émanciper et à devenir une force sociale, ce qui favorisa le développement de la démocratie. Les conquêtes de celle-ci s'étendirent donc avec celles de la civilisation et des lumières, et la littérature fut un arsenal ouvert à tous, ou les faibles et les pauvres vinrent chaque jour chercher des armes ».

D'où l'idée que ce qui semble d'abord providentiel, non voulu par l'homme, l'amène, sur le principe même de la perfectibilité indéfinie, à une prise de conscience qui lui fait alors prendre son histoire en main, ce qui permet de concilier nécessité et liberté. Ce qui explique aussi pourquoi Tocqueville, malgré son origine, ne peut refuser la démocratie et pourquoi il peut proposer de l'améliorer. Mais ce qui nous amène aussi à nous interroger sur nos démocraties actuelles qui semblent inverser le processus en excluant de la classe moyenne, pressentie par Tocqueville, et de la culture, une partie de la population, dans le tiers-monde bien sûr, mais aussi à l'intérieur de nos démocraties occidentales.

Troisième séance : Sur les périls encourus par la démocratie :

D'une part son fonctionnement politique suppose l'aval de tous mais n'est jamais unanime, ce qui amène au pouvoir la majorité et pose le problème des droits de la minorité, problème que les sociétés d'ancien régime n'avaient pas à se poser. Cette tyrannie de la majorité est d'autant plus insidieuse qu'elle sait se faire accepter par le jeu de l'opinion publique et de l'homogénéisation des esprits.

D'autre part, un individualisme se développe sous deux formes :

- le désintérêt des affaires publiques par un repli de chacun sur la sphère privée, ce qui peut se corriger en montrant que l'intérêt bien compris, c'est que l'on ne peut se passer des autres.
- un intérêt trop grand pour le privé, matérialisme cupide où l'envie, passion fondamentalement démocratique, mène au refus de la vie politique qui fonde la démocratie.

D'où un certain nombre de remèdes proposés par Tocqueville connue la religion contre la cupidité ou la liberté politique de participation aux communes et aux administrations fédérales contre l'Etat central tout en reconnaissant les problèmes posés par l'auto-contrôle des trois pouvoirs dont l'autonomie de chacun est contradictoire avec la représentation d'une majorité. (Au paradoxe de l'abolition de la peine de mort en France au moment où l'opinion publique n'était pas pour, on peut répondre que c'est la même opinion publique qui s'était exprimée en votant pour un programme incluant cette abolition, ce que permet le jeu démocratique !)

La liberté d'association, sous une forme civile, permet de recréer le lien social, détruit par l'individualisme, mais aussi, sous une forme politique, de lutter contre la tyrannie de la majorité, dans l'espoir de devenir majoritaire à son tour, et peut-être tyrannique, tout parti minoritaire ayant tendance à vouloir incarner la majorité silencieuse. Problème aussi de la forme économique, et des lobby !

Une fois terminée cette introduction plus longue que prévue, Dominique nous a exposé sa lecture du texte de Tocqueville que nous avons déjà abordé lors de la première séance, concernant surtout les associations civiles, qui permettent justement l'expression des citoyens, même s'ils n'appartiennent pas à la majorité, ce qui évite que cette dernière soit trop libre et tyrannique et ce qui a permis par exemple au moment de la publication de la loi de 1901, bientôt cent ans, aux anarchistes français de s'investir dans le syndicalisme et leur a évité, à la plupart, de glisser dans le terrorisme comme les anarchistes russes. Mais si la démocratie favorise l'esprit associatif, elle favorise aussi l'individualisme qui en explique la désaffection. Pourtant, c'est dans les associations que le citoyen, effrayé par sa propre liberté, peut quitter son isolement, apprendre la tolérance, l'écoute, la responsabilité et découvrir une communauté d'intérêt.

A son tour Jean-Louis commente un texte d'André Gorz (Misères du présent, richesses du possible Galilée 98), philosophe d'origine marxiste qui constate lui aussi une dégradation du lien social dont la cause est chez lui plus économique que politique. Grâce à des auto-activités, il faut «créer des liens sociaux associatifs et libres», une socialité et une économie alternative permise par une réduction du temps de travail et une nouvelle politique de la ville. Sur quoi Jean Louis réagit, à partir de son expérience professionnelle de mise en place du réseau téléphonique, qui lui a permis de suivre le développement d'Hérouville et de voir que s'étaient posées alors des questions parallèles à celles évoquées plus haut.

Il ne restait plus de temps pour parler du texte de Gilles Lipovetsky (L'ère du vide Gallimard 1983) dont l'originalité est de tenter de proposer une explication, en s'inspirant de Tocqueville, de la violence de nos sociétés, paradoxalement par l'adoucissement des mœurs démocratiques, où la violence n'est plus institutionnalisée mais effacée dans les rapports entre égaux, se trouvant donc réservée, exacerbée et sans contrôle à cause de l'individualisme même, à ceux qui souffrent de l'exclusion.

LECTURE DU PROLOGUE AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA DE F. NIETZSCHE

Atelier animé par Jean Paul Ferrand et Erik Laloy, avec la participation de Christiane, Xavier, Denise, Gérard, Emmanuel, Bertrand, Laurent, Odile, Christiane, Véronique.

Nous avons pour ambition de lire le Prologue dans son entier. Nous n'avons été que jusqu'au chapitre 5. Nous avons lu le texte par chapitre ou par §, chaque moment de lecture étant suivi d'un temps d'échange où se sont exprimés des questions, des efforts pour y répondre, des interprétations, des apports de connaissance.

Chapitre 1 : Le projet de Z.

La comparaison avec le soleil indique que le terme de « déclin » qui revient souvent ensuite est à prendre dans son sens astronomique de déclinaison.

Au cœur de ce texte se trouve l'affirmation que le désir peut être engendré par une surabondance intérieure, du fond de sa richesse et non sur fond de manque, cette surabondance présupposant une longue pratique de méditation et de disponibilité sensible à la nature, ces deux affirmations étant au cœur de la philosophie nietzschéenne.

L'un des participants nous a invités à nous demander s'il ne fallait pas faire une lecture intériorisée du récit narratif, de la comparaison avec le soleil, la descente vers les profondeurs y prenant tout son sens.

Le texte se réfère clairement à l'allégorie de la Caverne de Platon qu'il contredit sur des points essentiels : l'antiplatonisme est au cœur de la philosophie de Nietzsche.

Chapitre 2 : La rencontre de Z et du saint :

L'opposition entre Z. et le saint (l'un croit en Dieu, l'autre affirme sa mort ; l'un aime Dieu, l'autre aime les hommes...) manifeste celle de deux univers culturels, celui du christianisme et celui de Nietzsche (autre élément fondamental pour comprendre cette pensée). Inversement le vieillard témoigne d'une meilleure connaissance des humains que Z. (30 ans) lequel veut apporter aux hommes sa richesse sans demande de leur part. Le saint l'invitant à ne donner qu'en réponse à une demande. Cette distinction n'étant pas dépourvue d'actualité pour analyser ce qui se passe dans les lieux d'enseignement.

Chapitre 3 : Premier discours de Z. à la foule :

La lecture de ce chapitre nous a conduit à préciser d'autres oppositions philosophiques de la pensée de Nietzsche : d'une part opposition aux sagesse antiques et en particulier à l'épicurisme qui peut être défini connue une philosophie de la paix alors que la philosophie de N. se révèle être une pensée de la vie avec l'acceptation des tensions et de la souffrance qu'elle implique. Par ailleurs cette philosophie ne peut être envisagée comme un évolutionnisme de type darwinien : N. est hostile à l'adaptation comme principe d'évolution : c'est une philosophie du dépassement de l'humain, ce qui est tout différent. L'adaptation est représentée par ce que N. exècre : la figure du dernier homme.

Le premier discours donne un premier aperçu de ce qu'est le surhumain en opposant au}; significations habituelles(celles des faibles) de valeurs ou de concepts une nouvelle signification (celle des forts), pas toujours facile à comprendre, qu'il s'agisse de la vertu, de la raison, de la justice, de la pitié. La difficulté tient au fait que le Prologue annonce ce qui sera développé dans la suite de l'œuvre, ramasse ce qui a été ou sera précisé ailleurs.

Par exemple on peut opposer la pitié des faibles celle où, par identification, je suis contaminé par la faiblesse des autres à la pitié juste, celle où je suis dur avec ceux dont j'ai compassion.

Chapitre 4 : Deuxième discours de Z. à la foule :

Nous l'avons lu avec les deux mêmes lignes de force :

Exploration lente et difficile de l'univers de concepts et de valeurs que recouvre l'affirmation nietzschéenne du Surhumain : avec en particulier clarification commencée de la notion de vertu qui renvoie à la surabondance, à la richesse qui donne, à l'activité, au dépassement.

Positionnement de la philosophie nietzschéenne par rapport à d'autres philosophies : parallèle et différence du dépassement nietzschéen (par surabondance) et du dépassement hégélien (par négativité). Opposition au rationalisme cartésien en particulier par la critique d'une philosophie de la conscience et d'une philosophie de la liberté intellectuelle.

Mais comment comprendre le verset où Z. déclare aimer celui qui châtie son Dieu parce qu'il l'aime ?

Chapitre 5 : Troisième discours de Z. à la foule :

Est-ce l'actualité du chapitre, est-ce la fatigue au terme de la séance La lecture du portrait du dernier homme a laissé le groupe sans voix ou presque. Il est vrai que la dénonciation du bonheur rapetissé en confort, de l'amour rapetissé en besoin de contact tiède, du savoir transiormant en savoir encyclopédique, du culte de la santé, de l'héliotropisme, de la crise de la démocratie, de la peur du conflit... , en bref la dénonciation du renoncement a se dépasser et son étiologie (fin du désir, fin de l'amour) apparaissent un siècle plus tard comme étomiarmnent prophétique et interpellantes, puisqu'elles désignent comme décadence et antivaleurs ce qui dans notre monde est posé et vécu quasiment universellement connue valeurs !